

CHAPITRE XXXV.

DE LA GUERRE D'APRÈS LA LOI DE LA NATURE.

Qu'est-ce que la guerre ? un métier de barbares, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné.

(NAPOLÉON, la veille de la bataille de la Moskowa.)

Et lorsque la civilisation sera arrivée à amener dans toute l'Europe l'abandon des vieux usages de la barbarie, la guerre ne sera plus possible ; car il n'y aura plus de forces matérielles qui puissent lutter contre les forces morales.

(ODILON BARRÔT, *Discours à la Chambre des Députés, séance du 13 avril 1831.*)

Ne redoutez pas, messieurs, de suivre ce véritable progrès de l'esprit humain, qui confiera, non pas à des armées commandées par des capitaines plus ou moins habiles, non pas à la force brutale, mais aux nobles combats de l'esprit, aux luttes de l'intelligence, la destinée et la direction des sociétés.

(BERRYER, *Discours à la Chambre des députés, séance du 6 janvier 1834.*)

Il y a deux droits que les siècles ont tour à tour vus prévaloir sur la terre : le droit de force et de conquête, droit féroce et barbare, que je n'invoquerai jamais ; droit brutal, contre lequel toute civilisation a été fondée, et se développe : il y en a un autre non moins dominateur, non moins infailible, mais plus moral et plus divin ; c'est celui que le monde reconnaît à son insu, c'est celui qui vous fera triompher sans combat et sans obstacle, c'est le droit de civilisation.

(LAMARTINE, *Discours à la Chambre des députés, séance du 8 janvier 1834.*)

Le plus fougueux courtisan du despotisme sacerdotal, l'apôtre le plus cynique de la haine et du désespoir, un homme qui, dans son dédain pour l'hu-

manité, ne craignit pas de descendre jusqu'à l'apologie de l'inquisition et du bourreau, M. de Maistre a dit : « L'histoire prouve que la guerre est l'état habituel du genre humain, c'est-à-dire que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe. » Pour appuyer cette parole effroyable, l'auteur trace le tableau des guerres qui ont désolé le monde depuis le déclin de Rome jusqu'à nous. Il saisit les extrémités de cette chaîne sanglante qui traverse les siècles, et dont chaque anneau est une bataille, il en fait retomber le sang sur la tête des hommes, éternellement bourreaux, éternellement victimes ; puis, d'une voix qu'il voudrait rendre prophétique, il ose crier au monde : « Ainsi le sang coulera toujours ; c'est la loi de notre être : l'homme doit verser le sang, parce qu'il ne peut être purifié que par le sang. » Dans sa démence théologique, M. de Maistre nous déclare que tous ces massacres sont de Dieu ; son génie y découvre une punition qui tend à une régénération : comme si le seul moyen de nous rendre meilleurs était de perpétuer nos forfaits.

Tuez donc, tuez toujours, tuez sans crainte et sans remords, car vous tuez pour qu'on vous pardonne : la guerre, c'est la rédemption !

Ne dirait-on pas que cet homme a voulu surpasser en quelques lignes toutes les doctrines furibondes de notre siècle ? Nier Dieu, ce n'était rien ; mais le faire à l'image du bourreau, voilà qui est grand. Nier le crime et la vertu, dire que toutes les actions sont

indifférentes, ce n'était rien encore ; mais appeler l'homme au meurtre, inspirer l'enthousiasme du carnage en faisant jaillir la guerre de la volonté de Dieu, voilà qui est beau, moral et catholique ! Voyez, il ne s'agit plus de justifier le crime par l'impunité, mais de le sanctifier par la religion. Oh ! nous parlons bien ! notre éloquence est superbe ! notre génie est infaillible ! N'est-il pas écrit dans la Bible que Dieu est le Dieu des armées ? Qu'est-ce à dire ? La guerre est donc divine ? N'est-il pas manifeste que tous les animaux se dévorent ? Qu'est-ce à dire ? Tuer est donc la loi de la nature ? Ainsi l'homme exterminera l'homme sans fin, sans mesure et sans relâche, parce que les tigres dévorent les gazelles, parce que les loups dévorent les agneaux ; il frappera innocemment, parce que Dieu l'ordonne, parce qu'en frappant il se rachète, parce qu'il y a anathème, et que cette malédiction doit s'accomplir jusqu'à la mort de la mort !

Laissons l'homme possédé du démon insulter à la fois Dieu et les hommes, et tâchons de faire quelques pas hors de ce chaos d'impunités théologiques appuyées sur l'ignorance complète des lois de la nature, et développées dans l'intérêt du système de l'expiation : la plus funeste des erreurs², puisqu'elle dénature le caractère de la Divinité !

Parmi les écrivains qui ont traité de la guerre, quelques-uns ont nié le droit, quelques autres l'ont

¹ Voyez les *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II, p. 54 et suiv.

² Voyez le chapitre xxxii de ce troisième livre.

borné à la défense. L'école ancienne ne voyait dans les conquérants que les ravageurs du globe ; l'école moderne voit dans la guerre le plus puissant moyen de civilisation. Si nous voulons la vérité, n'interrogeons ni les philosophes ni l'histoire : Grotius et Bacon en savent moins que la nature ; et, quant à l'histoire, quelle folie de vouloir lui donner le poids d'une autorité ! Les faits peuvent témoigner de ce qui fut ; mais comment représenteraient-ils éternellement ce qui doit être sans faire mentir la perfectibilité du genre humain ?

La perfectibilité est elle-même un fait, et un fait moral qui domine toutes les histoires. Voyez la guerre dans les phases diverses de nos civilisations.

D'abord il ne s'agit que d'une proie : toute misère est cruelle et toute ignorance aveugle : on tue son ennemi pour le dépouiller, pour le dévorer, c'est l'état sauvage.

De l'état sauvage à l'état de barbarie, il n'y a qu'un pas, et cependant la guerre veut déjà s'ennoblir. Il ne s'agit plus d'une proie, mais d'une vengeance. Le monde entier s'arme pour punir le ravisseur d'Hélène : il parle de réparer un tort, d'effacer un outrage ; il y a progrès.

Viennent ensuite les guerres de conquête et d'ambition : Alexandre ravage l'Asie pour faire prononcer son nom sur la place publique d'Athènes, le pillage et la vengeance sont effacés par la gloire. Le héros ne veut que l'admiration, c'est une grande âme qui s'égare ; mais le progrès est immense, et les guerres de renommée hâtent la civilisation du globe.

Ces guerres ambitieuses se perpétuent jusqu'à l'avènement des peuples modernes. Alors commencent les guerres de religion : une pensée nouvelle s'est fait jour au cœur de tous les peuples. On ne parle plus de la gloire de l'homme, mais de la gloire de Dieu. Les vains trésors de la terre font place aux trésors de l'éternité : on se bat pour le salut des âmes, on se bat pour arracher ses ennemis aux supplices de l'enfer et leur ouvrir les portes du ciel. Erreur sublime jetée par le christianisme au milieu de la foule barbare. Première apparition du sentiment du beau et de l'infini dans les peuples et dans les armées. L'Europe se dématérialise ; elle obéit en masse à une pensée qu'elle croit morale. A travers les ténèbres qui l'environnent, elle court à la mort pour faire triompher la vérité ; et pendant que les âmes rêvent le martyre, saint Louis établit ce principe généreux, mais incomplet, que la guerre entre chrétiens est un fratricide. Le monde étonné le croit sans le comprendre : toutes les guerres européennes cessent, et la barbarie de l'Occident, empreinte de cette pensée nouvelle, se heurte pendant plusieurs siècles contre la barbarie de l'Orient.

Enfin les guerres politiques, les guerres d'affranchissement et de liberté succèdent aux guerres religieuses. C'est la période où nous sommes ; elle doit se terminer par les guerres de défense, qui seront seules possibles dès que l'Europe, secouant ses chaînes, aura reconstitué ses peuples dans l'Évangile et dans la liberté.

Mais il ne suffit pas de caractériser la guerre par la passion de chaque époque, il faut encore la caractériser par les hommes qui ont représenté ces passions. Passons d'Achille à Alexandre, de César à Buonaparte. Ces quatre hommes unissent, par la gloire des armes, les temps anciens et les temps modernes ; ils sont chacun l'expression de leur siècle, et ils en constatent les progrès. Des sacrifices humains sur le tombeau de Patrocle ; deux mille Tyriens mis en croix sur les bords de la mer dans le calme de la victoire ; des populations entières passées au fil de l'épée, ou vendues à l'encan sur la place publique comme un vil bétail : tels sont les spectacles que nous offrent tour à tour Achille, Alexandre et César. Suivons à présent Buonaparte de Rome à Vienne, de Berlin à Moscou. Quel changement au milieu de ces boucheries glorieuses ! On pleure un ami, on n'égorge plus des hommes sur sa tombe ; on se bat, on n'assassine plus des guerriers sans défense ; on prend une ville enfin, et l'on ne vend plus des esclaves. Et qui donc empêchait Buonaparte, maître du monde, de se couronner des lauriers d'Achille, d'Alexandre et de César ? Qui donc ? La voix du genre humain.

La guerre qu'Henri IV voulait entreprendre pour fonder la paix universelle de l'Europe est peut-être le plus noble sentiment qui ait jamais élargi le cœur d'un roi ; et c'est aussi la plus belle page de l'histoire universelle. Sans doute il se trompait, le grand roi ! mais en se trompant il méritait encore la reconnais-

sance du monde civilisé. Personne à cette époque ne pouvait lui apprendre que cette noble pensée, pour réussir, ne doit pas venir du roi, mais du peuple. La paix n'est pas l'étincelle qui jaillit du choc des armes, elle est le flambeau qui s'allume au foyer de la civilisation.

Tel sera le sort de la guerre sur le globe. Et nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on juge la vérité de l'avenir par la vérité du passé. La guerre n'est qu'un état transitoire des peuples; à mesure que nous avançons, ses prétextes changent et ses justifications se moralisent. Or, sur cette route de perfectibilité, il n'y a de dénouement que la paix, puisqu'il n'y a que la paix qui soit humaine et raisonnable.

A ces faits si puissants, on ne manquera pas d'opposer la loi terrible de la nature; loi de reproduction par la destruction, loi qui nous condamne à la mort le jour même où elle nous appelle à la vie. En effet, la guerre est en nous et autour de nous: tous les animaux reçoivent en naissant des armes pour combattre, tous arrivent sur la terre comme sur un champ de bataille qu'ils doivent arroser de leur sang; et dans cette affreuse mêlée, l'homme apparaît avec la foudre, appelant l'intelligence au secours de sa férocité, tournant contre lui-même tous les bienfaits de la nature, et se glorifiant de ses carnages.

Ne dirait-on pas que tuer c'est accomplir la loi?

Où, si l'homme n'est qu'une bête féroce, le sang de l'homme coulera éternellement: voilà bien la loi

des bêtes féroces, et il faut que la loi s'accomplisse.

Mais qui donc arrête dans l'homme son accomplissement? pourquoi tous les hommes, comme tous les tigres, ne courent-ils pas sur leur proie? pourquoi cette horreur du sang, ces cris de la conscience, ces malédictions contre les fureurs de la conquête? pourquoi la pitié et l'humanité? C'est que la loi de la nature, pour l'homme, est une loi d'amour et non une loi de destruction. Seul sur la terre l'animal est condamné à tuer: aussi n'y a-t-il en nous que l'animal qui tue. A mesure que nos facultés divines se développent, les armes tombent de nos mains. Nous commençons par douter du droit d'égorger nos semblables, et nous finissons par gémir de notre égarement. Ah! si nous étions nés pour ces massacres, Dieu n'eût pas mis en nous la conscience, qui n'y attache que le remords, le sentiment moral qui les condamne, et la raison qui les maudit. Il n'eût pas vivifié l'âme humaine du sentiment du beau et de l'infini, qui l'élève au ciel, s'il n'eût voulu voir sur la terre que des combats de tigres et les hautes œuvres des bourreaux!

Toutes les facultés qui nous distinguent de la brute ont horreur du sang, et toutes ces facultés tendent à l'amour de Dieu et des hommes.

Voilà notre loi! la loi qui doit un jour anéantir la guerre sur le globe. Elle est humaine, elle est divine; elle est du ciel et de la terre, comme la créature à qui elle fut donnée.

CHAPITRE XXXVI.

RÉPÉTITION.

Et lors même que je l'aurais dit deux fois, si ce n'est pas trop de le redire une troisième. (MONTAIGNE.)

Ainsi les lois de la nature viennent détruire nos superstitions et apaiser nos épouvantes.

Il n'est aucune erreur qu'elles ne dévoilent, aucune tyrannie qu'elles ne condamnent.

Nous verrons tomber devant elles tous nos codes barbares, toutes les puissances qui font des esclaves et confisquent des âmes, le droit du plus fort, les armes sanglantes, les chaînes des despotes et la hache du bourreau. Ainsi toutes les espèces d'esclavage, tous les supplices qui donnent la mort s'effaceront de l'histoire du genre humain!

CHAPITRE XXXVII.

APPRÉCIATION DES LOIS POLITIQUES DE CRÈTE, DE SPARTE, D'ATHÈNES, DE ROME, PAR LES LOIS DE LA NATURE.

Les nations grecque et romaine ont disparu du monde à cause de ce qu'il y avait de barbare, c'est-à-dire d'injuste, dans leurs institutions.

(M^{me} DE STAËL, *Considerations sur la Révolution française*, t. I, p. 2.)

Les empires naissent et meurent comme les hommes. Leur élévation à mesure qu'ils approchent de la vérité, leur dégradation à mesure qu'ils s'en éloignent, est un fait immense qui frappe tous les yeux, et dont l'humanité doit un jour recueillir le fruit.

Il en résulte que la supériorité des peuples civilisés sur les peuples barbares est toute morale. Le nombre et la force disparaissent devant l'action d'un sentiment vrai ou d'une pensée vertueuse.

Deux fois dans les annales du monde l'amour d'un petit coin de terre qui reçut le nom de patrie donna l'empire à une poignée d'hommes. Cet empire, ils l'auraient conservé s'ils avaient été justes : il n'y a pas d'exemple d'un peuple mort au sein de l'héroïsme et de la vertu.

Tous sont morts sous le poids des superstitions, des ambitions, de la corruption, de l'ignorance et de

l'inhumanité. Tous sont morts pour avoir méconnu la dignité de l'homme et violé les lois de la nature.

Ce serait un acte de haute justice que de placer Sparte, Athènes, Rome, sujets éternels des admirations de notre jeunesse, en présence des lois de la nature, et de les faire juger par ces lois.

Avec quelle surprise nous verrions les plus beaux génies de l'antiquité mutiler l'homme pour le plier à leur conception ; le faire grand, comme Dieu a fait les animaux libres et puissants, en les bornant à un seul instinct ; chercher enfin dans une loi isolée de la nature (l'amour de la patrie) les éléments d'une supériorité morale qui pût régénérer un peuple et dominer le reste du monde, à qui cette loi resterait inconnue ! car là se concentre le véritable esprit des législateurs de la Grèce. L'homme leur paraît un être trop actif et trop vaste : n'imaginant pas le moyen de le soumettre tout entier, ils le divisent, ils le réduisent, ils le décomposent ; ils en suppriment la moitié, puis ils disent à l'autre moitié : Marche, combats, déchire, sois le plus fort : te voilà libre !

L'enfant élevé pour la guerre, ne recevant de l'éducation que deux idées, l'amour de sa ville et le mépris de toutes les autres civilisations ; l'homme ne vivant libre qu'à la condition de renoncer à l'exercice de sa propre volonté ; repoussant comme une faiblesse tous les arts, toutes les sciences, qui auraient pu l'éclairer et l'adoucir ; ne voyant sur le

globe entier que des ennemis ou des barbares, des terres à conquérir et des esclaves à enchaîner ; se séparant enfin de tous les autres peuples par orgueil, et du genre humain par ignorance, telle fut l'humanité des temps antiques, telle fut la loi imposée aux nations héroïques de la Grèce.

Frapper un peuple d'une seule idée, ne lui permettre qu'une passion, et déchaîner cette passion sur le monde : voilà le gouvernement républicain tel qu'il existait en Crète, à Sparte, à Athènes et à Rome, et ce gouvernement repose sur les mêmes principes que le gouvernement despotique.

Dans le gouvernement républicain, c'est le peuple qui est le despote ; et il a pour sujets toutes les nations qui l'entourent. Ses caprices et ses volontés bouleversent la terre ; il faut le servir ou mourir.

Ainsi le plus grand effort des législateurs anciens fut de transporter le despotisme du maître aux sujets, d'incarner à une nation la volonté d'un tyran. On donna à cette chose le nom de liberté, et la violation de toutes les lois de la nature fut appelée vertu.

Et qu'on ne croie pas que je veuille nier les influences glorieuses de ces institutions. Leur action fut souvent héroïque. On en vit jaillir de sublimes caractères et de nobles dévouements : elles donnèrent à une poignée d'hommes la domination uni-

verselle ; mais elles ne firent rien pour le bonheur de la Grèce ; elles firent peu pour le progrès de l'humanité.

On a dit que ces institutions étaient devenues impossibles, parce que nous manquons de vertu. Il eût été moins piquant, mais plus vrai, de dire qu'elles ne pouvaient renaître, parce qu'elles violaient trois grandes lois de la nature reconnues aujourd'hui de tous les peuples civilisés : le sentiment de la Divinité, c'est-à-dire la connaissance et l'amour d'un seul Dieu ; le sentiment de la sociabilité, c'est-à-dire l'union du genre humain ; enfin la perfectibilité, qui ne permet pas au genre humain de rétrograder vers le passé. Toutes les vertus de Sparte, d'Athènes et de Rome étant hostiles à l'humanité, nous ne pourrions y revenir sans nous dégrader nous-mêmes. Quel Européen irait froidement à la chasse des ilotes, comme la loi de Sparte l'ordonnait ? Quel père consentirait à vendre son fils jusqu'à trois fois, ou à le tuer, comme la loi romaine le permettait ? Quel héros ferait la guerre pour le pillage et le carnage, et, sur les ruines fumantes de soixante et dix cités, oserait vendre cent cinquante mille citoyens à l'encan pour en distribuer l'argent à son armée, comme Paul-Émile le fit en Épire, ce qui lui mérita les honneurs du triomphe, l'admiration du peuple romain, et presque celle de la postérité ?

Le règne de Rome fut celui d'un brigand ; elle s'agrandit par la guerre et le pillage, et aussi elle périt par ses richesses et par la guerre.

Ne disons plus que ces institutions sont devenues

impossibles parce que nous manquons de vertu, disons qu'elles sont devenues impossibles parce que l'humanité et la vérité commencent à régner sur la terre.